

Cette rencontre et cet amour devaient être le point de départ d'un drame effrayant...

Le pair de France n'eut aucune peine à se faire admettre chez Mme Amadis, dont les visites d'un si grand seigneur flattaient délicieusement l'orgueil.

La passion du jeune duc ne pouvait que grandir dans l'intimité d'Esther, et grandit en effet, mais aucune pensée mauvaise ne se mêlait à cette passion.

Le loyal gentilhomme songeait à faire de Mlle Derieux sa femme ; par malheur, entre les deux jeunes gens se creusait un abîme que certains préjugés devaient rendre infranchissable.

Sigismond fit part à la duchesse douairière de la Tour-Vaudieu, sa mère, de son amour pour la fille du colonel et de ses projets d'union.

La grande dame adorait son fils et souhaitait ardemment le voir se marier et perpétuer sa race, aussi accueillit-elle d'abord son aveu avec une joie immense, mais, lorsqu'elle apprit le nom de famille de la pauvre enfant, sa joie fit place à la colère.

La mésalliance se présentait en effet dans des conditions particulièrement inacceptables pour elle.

Jean Derieux, avocat au Parlement et père du colonel, siégeait jadis à la Convention parmi les séides de Robespierre. Il avait voté la mort de Louis XVI.

Esther, la vierge blonde qu'aimait le duc et pair royaliste, était donc la petite fille d'un régicide.

Mme de la Tour-Vaudieu répondit à Sigismond qu'un tel mariage serait pour lui une honte ineffaçable, et qu'elle aimerait mieux le voir mort que souillé.

Le duc comprit qu'il n'ébranlerait point une décision ainsi formulée et résolut de lutter héroïquement contre son propre cœur afin d'en arracher un amour impossible...

Le résultat d'une telle lutte est prévu.

Quiconque ose se mesurer corps à corps avec l'amour est vaincu d'avance.

Sigismond dut s'avouer bien vite sa défaite ; il retourna chez Mme Amadis et revit Esther qu'il s'était juré de ne plus revoir.

Esther était candide et chaste, mais elle aimait Sigismond.

Sigismond était un honnête homme dans toute la force du terme, mais il adorait Esther.

Il alla, pour la seconde fois, se jeter aux pieds de sa mère, et pour la seconde fois la duchesse fut inflexible.

Le jeune duc fit enfin consentir Esther à un mariage secret.

Mme Amadis, forcément mise dans la confidence, enguirlanda le vieux soldat qu'absorbaient d'ailleurs en ce moment de très graves préoccupations, et elle obtint de lui l'autorisation d'emmener Esther à la campagne.

Nos lecteurs savent déjà qu'elle la conduisit à Brunoy, et nous venons d'analyser ses confidences au Dr Leroyer.

Ce dernier, rassuré sur la portée du serment qu'on exigeait de lui, s'engagea à garder un silence absolu, fut introduit par Mme Amadis auprès d'Esther, et constata chez la jeune femme une faiblesse inquiétante.

Puis, la nécessité de sa présence n'étant pas immédiate, il reprit le chemin de sa demeure en promettant de revenir au premier appel.

Le jeune pair de France avait un frère cadet, le marquis Georges de la Tour-Vaudieu, à qui sa conduite déplorable interdisait l'accès du logis maternel.

Agé de trente ans à peine, Georges avait abusé de tout.

Dominé par une femme très belle et profondément vicieuse, Claudia Varni, dont il lui fallait satisfaire les insatiables exigences, Georges, après avoir dévoré jusqu'au dernier sou sa part de l'héritage de son père, était criblé de dettes et réduit aux expédients les plus vils et parfois les plus honteux.

Ces expédients eux-mêmes deviendraient bientôt impuissants.

Les dernières ressources manqueraient d'un moment à l'autre. C'était la misère à bref délai, et plus que la misère, car bon nombre d'honnêtes commerçants dupés porteraient sans aucun doute des plaintes en escroquerie et conduiraient M. le marquis sur les bancs de la police correctionnelle.

Il ne fallait pas compter sur la duchesse douairière qui, profondément ulcérée, ne voulait plus qu'on prononçât devant elle le nom de son second fils.

Vivante, elle ne lui viendrait point en aide et peut-être, à l'heure suprême, elle avantagerait son fils aîné autant que lui permettrait la loi.

Un seul espoir restait à Claudia et à Georges, la mort de Sigismond ; mais le duc était dans toute la force de l'âge et jouissait d'une excellente santé.

Cependant s'il ne se mariait pas, un accident de chasse ou de cheval, un coup d'épée dans un duel, pouvait donner à Georges le titre de duc et des millions.

En de telles conditions on comprend que Claudia organisât autour du jeune pair de France un système d'espionnage très complet.

Elle apprit ainsi le mariage secret de Sigismond avec Mlle Derieux et suivit les deux époux jusqu'au jour où Mme Amadis conduisit Esther à Brunoy et l'installa dans la villa gothique où la naissance d'un enfant devait anéantir la dernière espérance de Georges.

Claudia mit Georges au courant de ce qui se passait.

Ces misérables combinèrent un plan odieux, et, pour le réaliser, vinrent occuper à Brunoy deux chambres de l'auberge du *Cheval-Blanc*.

Mme Amadis avait fait appeler le docteur Leroyer dans la soirée par un billet pressant.

Claudia, déguisée en homme, épia le vieux médecin, le suivit à la faveur des ténèbres jusqu'à la maison de la veuve Rougeau-Plumeau, et ensuite jusqu'à son propre logis.

Au moment où il allait refermer la grille du jardin elle s'avança résolument et sollicita de lui une audience immédiate que le bon docteur, stupéfait d'une telle succession d'événements mystérieux, n'osa point refuser.

L'infamie créature, jugeant toutes les âmes d'après la sienne, alla droit au but sans circonlocutions, sans périphrases.

XXIX

—Docteur, fit Claudia, vous allez d'un jour à l'autre, je le sais, donner vos soins à une jeune femme... Si la mère succombe et si l'enfant suit sa mère, ceci est à vous...

En même temps elle étalait sur la table dix billets de mille francs.

Le vieux médecin ne comprit pas tout de suite cette proposition monstrueuse et se demanda s'il était bien éveillé.

Mais bien vite la stupeur fit place à l'indignation et à la colère.

M. Leroyer, s'armant d'un pistolet rouillé, chassa de son logis l'infamie qui le croyait capable d'un assassinat et qui osait le lui dire en face.

Claudia rejoignit Georges.

L'une des combinaisons du plan monstrueux venait d'échouer, mais il en restait d'autres.

—Nous ne devons songer à quitter Brunoy qu'après la naissance de l'enfant d'Esther... dit-elle à Georges. Puisqu'il est impossible d'empêcher l'enfant de vivre, il faut au moins que nous sachions à quelles mains il sera confié...

—Ainsi, demandait Georges, nous allons rester dans cette misérable auberge ?

—Non... ce matin même, car il est plus de minuit, tu te mettras en quête d'une maisonnette quelconque à louer dans le village... tu la prendras pour quinze jours et tu la payeras d'avance...

—Bon... et ensuite ?

—Ensuite tu partiras pour Paris...

—Qu'irai-je y faire ?

—Me chercher des vêtements de femme... Aussitôt après ton retour, c'est-à-dire à la nuit tombante, je m'installerais.

—Ne peux-tu te contenter pour si peu de temps de ton costume masculin ?

—Je le pourrais si je voulais me condamner à ne jamais sortir...

—Pourquoi cette réclusion serait-elle nécessaire ?

—Parce que j'ai toutes les chances du monde de rencontrer le docteur Leroyer dans les rues de Brunoy, particulièrement aux environs de la villa d'Esther, et que, vêtue en homme, il ne manquerait pas de me reconnaître, ce qu'il faut éviter...

—Tu as raison...

—J'ai toujours raison, tu le sais, mon cher

Georges... Prends donc la bonne habitude de céder sans discuter... La discussion est superflue puisqu'enfin de compte il faut céder.

Georges en effet ne manquait jamais d'obéir en esclave. Si parfois il faisait un semblant de résistance, ce n'était que pour la forme...

Claudia d'ailleurs avait un moyen sûr de le réduire à la soumission absolue.

Elle le plaçait brutalement en face de sa situation désespérée, et aussitôt il courbait la tête.

Au point du jour le marquis de la Tour-Vaudieu quitta l'auberge du *Cheval-Blanc* pour se mettre en quête d'une petite maison à louer.

Il revint au bout d'une heure apprendre à Claudia qu'il venait de trouver une *bicoque*, telle fut l'expression dont il se servit, adossée au mur d'enceinte du jardin de la villa Rougeau-Plumeau.

Des fenêtres de cette bicoque, ajouta-t-il, le regard pouvait plonger, à l'aide d'une jumelle de théâtre, dans la chambre d'Esther.

La muraille de clôture, ajouta-t-il encore, était facile à escalader au besoin.

Il avait payé le loyer de quinze jours et rapportait la clef.

—Voilà de la bonne besogne... dit Claudia, maintenant, vite à Paris...

Au moment de faire seller son cheval, Georges avisa dans la cour un jeune cocher de fiacre, en train d'atteler ses bidets à son véhicule.

Ce cocher se nommait Pierre Lorient.

Son fiacre, avait amené la veille, à Brunoy, Mme Amadis, Esther Derieux et la femme de chambre.

Pierre Lorient retournait à vide à Paris ; Georges lui offrit dix francs pour l'y conduire.

La proposition fut acceptée avec enthousiasme. Le cocher monta sur son siège et la voiture partit bon train.

Vers quatre heures, le bruit d'un cheval entrant au galop dans la cour de l'auberge attira l'attention de Claudia.

Elle s'approcha de la fenêtre et reconnut sans grand étonnement le cavalier qui mettait pied à terre en jetant les rênes à un garçon d'écurie.

Ce cavalier n'était autre que Sigismond de la Tour-Vaudieu.

Le jeune duc et pair demanda le chemin de la villa Rougeau-Plumeau, et s'éloigna sans perdre une minute dans la direction indiquée.

Claudia fronça ses sourcils noirs.

La situation se compliquait d'une manière inattendue et fâcheuse.

Sigismond quittait l'auberge, il est vrai, mais il y reviendrait certainement, ne fût-ce que pour reprendre son cheval, et pouvait se trouver face à face avec son frère Georges, dont la présence à Brunoy lui semblerait à bon droit suspecte.

Il fallait donc éviter une rencontre possible.

Claudia sortit à la nuit tombante afin d'aller attendre Georges et de l'arrêter au passage.

Elle fit halte à deux cents mètres de la dernière maison de Brunoy et s'assit sur le revers d'un fossé.

Vers huit heures, les clartés de deux lanternes et un cliquetis de ferrailles de plus en plus distincts annoncèrent l'approche d'une voiture.

La voiture était un cabriolet de régie.

Lorsqu'il ne fut qu'à dix pas, le feu des lanternes permit à Claudia de reconnaître Georges à côté du cocher.

—Stoppe ! cria-t-elle en se levant.

Le cabriolet s'arrêta. Le marquis avait reconnu la voix de Claudia. Il descendit et vint la rejoindre.

En quelques mots dits à voix basse elle le mit au courant de ce qui se passait.

—Diable ! murmura Georges. Que faire ?

—Eviter l'auberge ce soir et aller droit à la bicoque louée par toi sous un faux nom.

—C'est facile...

Georges remonta dans la voiture où Claudia le suivit, et le cocher reçut l'ordre de traverser Brunoy dans toute sa longueur.

Sur les indications de Georges il fit halte en face d'une maison d'apparence plus que modeste, déchargea un grand carton et un panier de comestibles et de vins, reçut la somme convenue, puis, faisant tourner bride à son cheval, repartit immédiatement pour Paris.

Georges ouvrit la maison, se chargea des paquets qu'il venait d'apporter et alluma une bougie.